DISSERTATION N° 183.

SUR

SUR LES HÉMORRHOÏDES ;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 27 août 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR JEAN-JACQ.-ROUSSEAU SEILLAN, né à Mirande,

Département du Gers ;

Ex-Chirurgien sous-aide aux armées ; Elève de l'Ecole pratique ; Membre de la Société d'Instruction médicale.

« *Est autem, hodieque, et erit, quamdiù homines erunt,*
« *tempus veritatem observandi atque contemplandi.* »
STAHL, tract. 1, *de Motu hemorrh.*, p. 19.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL, *Président.*
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD, *Examinateur.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

Notaire.

ET A MA MÈRE.

Recevez ce premier fruit de mes travaux, comme le témoignage le plus authentique de mon profond respect et de ma piété filiale.

A MON FRÈRE,

Avocat.

ET A MES SŒURS.

Vous qui depuis tant d'années ne cessez de vous imposer de nombreuses privations pour me procurer un état honorable, agréez la dédicace que je vous adresse ajourd'hui, comme le gage le plus assuré de ma sincère reconnaissance, et comme l'engagement que je contracte de ne jamais oublier les obligations que me suggère votre conduite envers moi.

J. J. R. SEILLAN.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0007vari

DISSERTATION

SUR

LES HÉMORRHOÏDES.

SECTION PREMIÈRE.

En lisant attentivement les ouvrages des médecins anciens et des auteurs recommandables par leur érudition et leur grand talent dans l'art d'observer la nature, on trouve que le mot *hémorrhoïde* a été employé pour désigner généralement toutes les espèces d'hémorrhagies ou écoulemens sanguins qui se font spontanément par quelques points des surfaces perspiratoires ou muqueuses, et reviennent quelquefois à des époques plus ou moins rapprochées, d'une manière périodique ou régulière. Il est certainement impossible de concevoir que ce soit dans une autre acception que plusieurs écrivains aient désigné le flux menstruel sous le nom d'*hémorrhoïdes de la matrice*; qu'*Arétée* nous ait laissé quelques observations sur les hémorrhoïdes de la vessie urinaire, et qu'il nous ait ébauché le diagnostic de cette affection; que *Marc Aurèle Severin* se soit attaché à écrire un chapitre sur les hémorrhoïdes des narines; et qu'enfin *Helweich* nous ait conservé avec tant de soin, sous le nom d'*hémorrhoïdes de la bouche*, deux observations recueillies sur deux sujets dont la membrane muqueuse buccale était le siége d'une exhalation sanguine parfois très-abondante.

Si l'on consulte *Wallens*, *Paul d'Égine*, *Haller*, *Boerhaave*, *Morgagni*, *Stahl*, *Alberti*, *J. L. Petit*, *Lieutaud*, etc., on voit

qu'ils considèrent les hémorrhoïdes comme des tumeurs variqueuses; Si l'on examine le sentiment de *Cullen* et de MM. *Recamier* et *Larroque*, on trouve qu'ils regardent les hémorrhoïdes comme des tumeurs formées par l'épanchement du sang dans le tissu cellulaire qui environne l'intestin rectum près de son extrémité. Quoi qu'il en soit de ces diverses manières d'envisager cette maladie, si nous voulons saisir la nature, le caractère, et la manière dont se forment les tumeurs hémorrhoïdales, ainsi que les flux sanguin, séreux ou muqueux qui les accompagnent, il faut, comme le dit M. le professeur *Chaussier*, considérer le mode de distribution des vaisseaux dans le tissu des parties. « Parvenues à une très-grande division, les artères « forment des réseaux capillaires très fins et très-multipliés, dont les « uns communiquent avec les radicules des veines, et y transmettent « la partie rouge du sang, tandis que les autres incolores, séreux, « ne reçoivent que la partie blanche séreuse, et se terminent aux « différentes surfaces ou cavités aréolaires, par des villosités, des pores « ou orifices très-fins, et y exhalent une vapeur aqueuse, huileuse, « qui, suivant sa nature, son mode d'élaboration ultérieure, devient « la matière des secrétions et des excrétions ». Mais dès qu'une irritation assez grande, s'est manifestée sur les orifices perspiratoires, les fluides y abordant en plus grande quantité, dilatent non-seulement les vaisseaux qui sont très-déliés, mais encore ceux qui ne sont pas visibles : ceux-ci, continuant à se développer, forment à la surface des membranes muqueuses des franges, des pelotons vasculaires plus ou moins considérables, qui constituent les hémorrhoïdes, lorsqu'ils s'observent spécialement sur la membrane interne du rectum, ou à la circonférence de l'anus.

Hoffmann, cet habile observateur, sentant la nécessité de distinguer le flux hémorrhoïdal des tumeurs hémorrhoïdales, quoique souvent leur existence soit simultanée, ou que du moins le flux hémorrhoïdal en général soit subordonné à la présence des tumeurs, a voulu concilier les opinions émises de son temps, en nommant *flux hémorrhoïdal* l'écoulement du sang qui se fait par l'extrémité des

vaisseaux qui se distribuent au rectum, et en appelant *hémorrhoïdes* les tumeurs sanguines qui précèdent le flux hémorrhoïdal, et qui existent, soit au pourtour de l'anus, soit dans le rectum.

Quoique, d'après l'acception grammaticale, il soit très-difficile de comprendre dans une même définition tout ce que les termes *flux* et *tumeurs hémorrhoïdales* présentent à l'esprit de celui qui mesure et qui sent toute l'étendue des mots, je pense que cela est possible, et que, sans insister davantage sur cette matière, on pourra se faire une idée exacte de ces maladies, en disant qu'elles consistent dans un écoulement de sang fourni par les vaisseaux qui se distribuent au rectum, le plus souvent précédé ou accompagné de la formation de petites tumeurs sanguines aux environs de l'anus.

Comme, pour bien développer une matière, il s'agit de la bien connaître, je vais, afin d'arriver à ce but, et pour mettre plus de clarté et de précision dans cette dissertation, procéder méthodiquement à l'exposition des différentes espèces d'hémorrhoïdes, passer en revue les causes qui les produisent, les symptômes qui les caractérisent, proposer une question pour savoir si l'on doit regarder les hémorrhoïdes comme utiles, ou comme nuisibles, et enfin indiquer les moyens propres à calmer les douleurs et les accidens qui les accompagnent.

SECTION II.

Considérant les hémorrhoïdes d'après les causes qui les développent, on les distingue en *accidentelles* et en *constitutionnelles.* Cette distinction est difficile à établir, il est vrai; mais elle me paraît si essentielle, que je ne puis m'empêcher de l'admettre. En effet, l'idée d'hémorrhoïdes accidentelles me représente aussitôt une affection qui doit, ou du moins qui peut être traitée d'une manière radicale; tandis que l'idée d'hémorrhoïdes constitutionnelles me représente une affection identifiée avec un individu, et qui ne peut être supprimée que son économie n'en soit fortement endommagée, et n'en ressente des atteintes mortelles.

D'après leur situation, les hémorrhoïdes sont distinguées en internes et en externes. On considère comme hémorrhoïdes externes celles qui sont constamment apparentes. On doit désigner, et on désigne en effet comme hémorrhoïdes internes, non-seulement celles qui, quoique ayant leur siége dans l'intestin rectum, font saillie hors de l'anus, mais encore celles qui, étant placées plus ou moins haut dans l'intestin rectum, ne deviennent visibles que lorsque le malade fait des efforts pour aller à la garde-robe. Quoi qu'il en soit de cette division, qui paraît bien juste, les disciples de *Stahl*, et avec eux *Fabrice d'Aquapendente*, ont borné le nom d'*hémorrhoïdes internes* à celles qui laissent échapper le sang qui se trouve contenu dans les vaisseaux de la *veine-porte*, et celui d'*hémorrhoïdes externes* à celles qui laissent échapper le sang contenu dans les rameaux de la *veine cave*. Convaincu de l'impossibilité de reconnaître duquel de ces vaisseaux veineux le sang jaillit, *Cullen* rejette cette distinction, et admet celle qui est déduite du lieu qu'occupent les tumeurs hémorrhoïdales.

Quant à leur manière d'être, on distingue les hémorrhoïdes en *ouvertes* ou *fluentes*, lorsqu'elles laissent couler une plus ou moins grande quantité de sang, et en *aveugles* ou *non fluentes*, lorsqu'elles ne laissent transsuder aucun liquide. Comme les hémorrhoïdes varient par rapport au liquide qu'elles laissent fluer, j'observerai qu'elles constituent les *hémorrhoïdes cruentæ* lorsqu'elles laissent transsuder du sang, et qu'elles constituent les *hémorrhoïdes albæ*, ou la blennorrhée de l'anus, d'après *Swediaur*, lorsqu'elles ne laissent fluer qu'une matière muqueuse. Outre les divisions établies jusqu'ici, les hémorrhoïdes ont encore été divisées en *régulières* et en *erratiques*, et en *symptomatiques* ou *critiques*, suivant qu'elles surviennent à la suite de quelques vices du bas-ventre, ou selon qu'elles opèrent la guérison de quelque maladie aiguë ou chronique. Les hémorrhoïdes variant à l'infini par rapport à leur forme, à leur volume et à leur couleur, je me bornerai à dire que souvent elles sont arrondies, plus ou moins grosses, rassemblées en petites grappes attachées par une large base,

tandis que quelquefois elles sont allongées, vacillantes, et fixées aux environs de l'anus par un pédicule très-grêle ; que le plus ordinairement leur surface est lisse, fendue, d'une couleur violacée ; mais que d'autres fois elles sont blanchâtres, flasques, et parfaitement semblables aux prolongemens de la membrane muqueuse du rectum.

Ayant établi les différentes espèces d'hémorrhoïdes, je dois examiner s'il n'est point quelque maladie qui, par son siége et par sa forme, puisse mettre le médecin dans l'embarras, et lui faire administrer un traitement pour un autre : cette digression paraîtra inutile peut-être, mais cependant je la crois si essentielle, que je ne crois pas devoir la négliger. Parmi les affections qui peuvent induire l'homme de l'art en erreur, on place celles qui dépendent du virus vénérien. Parmi celle-ci, on compte les *fics*, les *condylomes*, les *poireaux*, le *thymus* et les *verrues*.

1°. Le fic est une petite excroissance à pédicule étroit, plus ou moins dure, présentant dans son intérieur des petits grains semblables à ceux qu'on trouve dans les figues. 2°. Les condylomes sont des excroissances irrégulières, laissant échapper une matière sanieuse et fétide. 3°. Les poireaux sont des petites excroissances verruqueuses, allongées et arrondies à leur sommet, quelquefois douloureuses, et souvent recouvertes d'humidité. 4°. On appelle *thymus* une excroissance ordinairement indolente, hérissée d'aspérités et de crevasses, devenant quelquefois la source d'un écoulement de sang qui n'est jamais périodique. 5°. Les verrues sont des excroissances courtes, aplaties, dures et rudes au toucher.

En établissant un léger parallèle entre ces tumeurs et celles qui font l'objet de cette dissertation, on verra combien l'homme attentif aura de données certaines pour baser son diagnostic. En effet, ou les tumeurs hémorrhoïdales sont indolentes, ou elles sont douloureuses : dans le premier cas, elles ressemblent à des tubercules lisses plus ou moins arrondis, recouverts, lorsqu'ils sont placés sur le sphincter externe de l'anus, par une peau flasque et ridée, qui devient luisante lorsqu'on l'étend sous les doigts ; dans le second cas,

c'est-à-dire lorsqu'elles sont douloureuses, et que la congestion est un peu forte, la peau qui le recouvre est tendue, lisse, rénitente et d'un rouge violacé. Dans ces deux circonstances, si l'on examine de près, et si surtout on touche les hémorrhoïdes, il paraît évidemment qu'on peut établir une ligne de démarcation entre elles et les différentes excroissances avec lesquelles elles peuvent être confondues au premier abord. Si l'on désire enfin avoir un caractère distinctif entre les hémorrhoïdes et les affections vénériennes, qui soit déduit de l'examen anatomique, on le pourra très-facilement. Pour se le procurer, il suffira d'inciser deux de ces diverses tumeurs: alors on trouvera toujours que le parenchyme des tumeurs hémorrhoïdales est formé par du tissu cellulaire, à la surface duquel on trouve de petites varices, tandis qu'on n'en trouvera jamais aucune dans les autres excroissances. Si l'on rassemble donc tous les divers caractères propres à chacune de ces tumeurs, on verra qu'il est impossible de les confondre.

SECTION III.

Afin d'exposer avec plus d'ordre et de précision les causes qui déterminent le développement des hémorrhoïdes, je les diviserai en *générales* et en *locales*. Les premières seront fournies par l'âge, le tempérament, le sexe et le climat ; et les secondes par tout ce qui affecte d'une manière plus ou moins directe l'intestin rectum, soit intérieurement, soit extérieurement.

Persuadé, ainsi que la plus grande partie des médecins, que les enfans sont très-rarement affectés d'hémorrhoïdes, *Junker* ne dit point, comme certains observateurs, que les enfans n'en sont jamais atteints; mais il dit formellement : *Hemorrhoides sedis cruentæ et neonatis contingunt, quòd verò perrarum.* Quoique *Dehaen* pense que les enfans puissent avoir des hémorrhoïdes, il croit néanmoins qu'elles ne se développent que chez ces malheureux enfans qui, étant confiés aux soins des nourrices mercenaires, sont forcés de demeurer la plus grande partie de la journée sur une chaise percée, et souvent même

privés des secours de première nécessité. Il est facile de concevoir que la position habituelle qu'ils sont obligés de garder dispose le sang à stagner dans les vaisseaux hypogastriques, et qu'en même temps elle expose à la chute du rectum, cause très-ordinaire des hémorrhoïdes. Cette position, jointe aux soupirs, aux pleurs, et aux efforts que le jeune enfant est obligé de faire, soit pour changer de place, soit pour faire connaître ses besoins, ne concourt elle pas efficacement au développement des hémorrhoïdes ? Cette manière de voir paraît trop juste pour qu'on ne doive pas l'admettre. On est peut-être étonné de voir que je n'aie point encore indiqué l'âge auquel les hémorrhoïdes surviennent : pour ne point laisser échapper ce point essentiel, et pour faire cesser cet étonnement, je me hâte de dire que, quoique les hémorrhoïdes puissent survenir à tous les âges, elles se développent le plus souvent de trente à quarante ans, époque où le système sanguin abdominal prédomine.

On a observé depuis long-temps, et l'on observe encore journellement que les personnes d'un tempérament bilieux sont très-sujettes à la tuméfaction des hémorrhoïdes, et au flux hémorrhoïdal ; on remarque encore qu'après les personnes bilieuses ce sont les sujets secs, maigres, mélancoliques, dont le foie et les viscères abdominaux sont obstrués ; ceux d'une constitution lâche et spongieuse ; ceux dont les vaisseaux sont amples, qui ont eu dans leur jeunesse de fréquentes hémorrhagies, qui mènent une vie molle et sédentaire, qui font un usage habituel de vins généreux et de liqueurs spiritueuses, qui sont ensuite le plus ordinairement affectés de ces maladies.

Le plus grand nombre des médecins s'accorde à dire que les femmes sont moins sujettes aux hémorrhoïdes que les hommes ; il n'est pas étonnant, en effet, que ce sentiment compte beaucoup de partisans, parce que le flux menstruel qui a lieu chez elles pendant plusieurs années semble suffire pour les en garantir. Néanmoins il ne convient pas toujours d'être exclusif : quoique beaucoup de femmes soient exemptes d'hémorrhoïdes, on en trouve cependant

un grand nombre qui en sont affectées. Pour preuve de ce que j'avance, il me suffira de dire que *Cullen* a observé que les femmes écossaises en étaient plus souvent atteintes que leurs maris, et que M. *Bosquillon*, en France, a observé à peu près le même résultat dans sa pratique.

Le climat, ai-je dit plus haut, peut-être regardé comme une cause générale des hémorrhoïdes : en effet, l'observation démontre que les habitans des pays septentrionaux sont moins sujets aux hemorrhoïdes que les habitans des pays méridionaux. Si l'on en croit *Fabrice d'Aquapendente*, on peut en trouver la raison dans l'opinion qu'il avance; savoir, que le froid qui règne habituellement dans le nord resserre les orifices des veines comme de tous les pores du corps, tandis que la chaleur qui se fait ressentir dans le midi favorise la turgescence et la sortie du sang par les extrémités des veines, comme de la sueur par tous les pores de l'économie animale. En ne s'arrêtant point à cette théorie mécanique, il est plus probable d'en trouver la cause dans la différence des tempéramens, dans l'usage habituel qu'on fait généralement, dans le midi, du vin, de l'eau-de-vie, des alimens aromatisés, du poivre, et de l'ail, qu'on emploie largement dans une grande partie des alimens. Quoi qu'il en soit de ces divers sentimens, si l'on lit les ouvrages des médecins qui ont exercé dans quelques contrées du nord, on trouve que les habitans y sont très-sujets aux hémorrhoïdes : or, d'après la première proposition, cela paraîtrait tout-à-fait contradictoire. Mais ne pourrait-on pas trouver quelque cause physique et assez probable de ce développement? Je crois qu'on peut répondre par l'affirmative, et la trouver dans la quantité de liqueurs fortes et spiritueuses dont les habitans de ces contrées font usage.

On met également au nombre des causes générales des hémorrhoïdes, la suppression de quelque hémorrhagie habituelle, les passions vives de l'âme, telles que les chagrins violens, une profonde tristesse, le passage subit d'une vie active à une vie sédentaire, les travaux de cabinet prolongés. Il ne sera pas non plus déplacé ici de

tenir compte de la direction des rameaux de la veine-porte, de l'absence de valvules dans cette partie du système veineux, de la pression qu'exercent les viscères abdominaux sur ces ramifications, et de la lenteur avec laquelle le sang y circule.

Après avoir indiqué les causes générales des hémorrhoïdes, énumérons les causes locales; on est d'autant plus porté à admettre l'efficacité de celle-ci, qu'on peut apprécier d'une manière sensible les effets qu'elles produisent. Parmi les principales, on compte la constipation, l'accumulation et le déssèchement des matières fécales, les efforts qu'on est obligé de faire quelquefois pendant l'excrétion des matières stercorales; la pression de la matrice dans les derniers mois de la grossesse sur la partie supérieure du rectum, et sur les vaisseaux hypogastriques; le trop long séjour de l'enfant au passage dans un accouchement laborieux; les alimens visqueux et grossiers qui fatiguent le tube intestinal; ceux qui sont âcres, épicés, une longue marche; l'équitation réitérée et prolongée; l'usage de purgatifs résineux; la compression des petits vaisseaux du fondement par des corps étrangers, tels que des noyaux de fruits, et de petits fragmens osseux arrêtés dans le rectum; les corps solides introduits dans cet intestin; une affection acrimonieuse fixée autour du col de la vessie chez l'homme; et enfin, chez la femme, l'inflammation du vagin, de la matrice, les abcès, l'ulcération, ou le squirrhe de cet organe essentiel.

SECTION IV.

Comme le talent du médecin ne consiste pas seulement à combattre d'une manière active les maux qui affligent l'humanité, mais bien plutôt à prévenir certaines maladies par les ressources de l'hygiène, ou bien à faciliter l'établissement d'une incommodité légère, en comparaison d'une maladie grave qui se développerait, si la première n'existait pas, je pense qu'il convient de faire l'énumération des symptômes qui caractérisent les hemorrhoïdes existantes,

et de ceux qui précèdent les hémorrhoïdes sur le point de s'établir, afin de me trouver à même de diriger toutes mes ressources contre une maladie que je ne croirai point salutaire, ou, au contraire, afin de ne rien négliger pour la déterminer, lorsque je la croirai avantageuse.

On considère comme symptômes d'hémorrhoïdes sur le point de se former, des petits mouvemens de pression dans le rectum, ressemblant à de légères épreintes, qui durent plus ou moins, disparaissent, reviennent encore, et finissent par produire des hémorrhoïdes, ou par disparaître pour toujours ; des sensations analogues à celles que produisent de légères piqûres d'épingle ; un sentiment de tension et de resserrement au rectum, que les malades comparent à celle que leur ferait éprouver un corps solide arrêté dans cette partie d'intestin ; la constipation, les flatuosités, les douleurs gravatives, et quelquefois lancinantes, dans la région lombaire ou vers le sacrum. Si ces phénomènes n'amènent pas d'hémorrhoïdes, et qu'ils continuent pendant quelque temps, on voit malheureusement survenir des accidens très-graves; savoir : l'*ischurie*, l'*hématurie*, les douleurs spasmodiques des reins et de la vessie, les douleurs dans les intestins, des coliques, des nausées, des hoquets inquiétans, la dyspnée, le crachement de sang, des palpitations, des éblouissemens, des tintemens d'oreilles, enfin l'hypochondrie et la mélancolie.

Parmi les symptômes qui caractérisent les hémorrhoïdes existantes, on peut énumérer presque tous ceux qui accompagnent les hémorrhoïdes qui sont sur le point de se former. Mais j'ajouterai, pour n'être pas obligé de me répéter, qu'il suffira d'examiner le pourtour de l'anus, les tumeurs qui environnent cette ouverture, ou qui sortiront lorsque le malade ira à la garde-robe, et de faire attention à la pesanteur de tête, qui se fait principalement sentir à l'occiput, au malaise général, à la faiblesse des organes digestifs, aux borborygmes que le malade éprouve, à la cardialgie, aux anxiétés précordiales, ainsi qu'aux vomissemens qui se manifestent quelquefois.

Il me paraît que c'est ici le cas de déterminer si, lorsqu'un écou-

lement de sang a lieu par l'intestin rectum (avant ou pendant l'excrétion des matières fécales), le sang provient d'hémorrhoïdes internes, ou de quelque ulcération du tube intestinal. Pour répondre à cette question spécieuse au premier abord, il suffira de faire attention aux phénomènes qui accompagnent cet écoulement. S'il n'existe ni fièvre, ni ténesme, ni aucune excrétion de matière analogue aux exfoliations intestinales qu'on observe dans la dysenterie, on ne pourra point faire de méprise sur cette maladie. S'il ne s'est point manifesté de phénomènes qui accompagnent les inflammations intenses du tube intestinal, on ne pourra pas non plus le rapporter à la phlegmasie. Si l'on réunit au contraire la série des symptômes locaux et généraux qui ne manquent presque jamais de se manifester en même temps que les hémorrhoïdes, il sera impossible d'être induit en erreur, et de méconnaître l'existence de cette maladie.

SECTION V.

Les hémorrhoïdes doivent-elles être considérées comme favorables, ou comme nuisibles ?

Convient-il de les guérir dans tous les cas ?

Les questions que je propose sont si difficiles à résoudre (et les sentimens des médecins du plus grand mérite sont si variés sur cette matière), que je serais tenté de les éluder : mais comme mon but principal, en traitant des hémorrhoïdes, est de m'éclairer sur cette maladie, je dois par conséquent les aborder, examiner les opinions des auteurs distingués, et tâcher d'en déduire quelques conséquences utiles. Les princes de la médecine, *Hippocrate* et *Galien*, et après eux une infinité d'écrivains célèbres dans les fastes de l'art, ont reconnu si évidemment que les hémorrhoïdes opéraient la guérison d'un grand nombre de maladies, ou que du moins elles en dissipaient un si grand nombre qui étaient sur le point de se développer, qu'il serait difficile de révoquer en doute

leur utilité. Si l'on consulte les médecins versés dans la pratique, on n'en trouvera point qui n'aient vu maintes fois se vérifier cette belle sentence d'*Hippocrate* : *Quæ apoplecticis hæmorrhoides, salutares.* (*Coac.* n.° 478) ; et qui n'aient vu également se réaliser dans toute son étendue l'aphorisme 21 de la section 6, dans lequel il observe : *In amentibus, maniacis, si varices aut hæmorrhoides, insania solvitur.*

L'utilité des hémorrhoïdes ne se manifeste pas seulement dans les affections des viscères abdominaux, des phlegmasies des méninges et de la substance cérébrale, mais encore on les voit modifier d'une manière très-avantageuse les maladies qui ont leur siége dans la poitrine. Si on ouvre les ouvrages des observateurs, on trouve un nombre prodigieux de pleurésies, de péripneumonies, d'hémoptysies heureusement terminées par le flux hémorrhoïdal. Encore une fois, la pratique journalière ne démontre pas seulement que les hémorrhoïdes fluentes opèrent la résolution des engorgemens du foie, de la rate, du mésentère, ainsi que la solution des phlegmasies aiguës et chroniques des reins et de tous les viscères abdominaux, mais elle prouve en outre le génie observateur du divin vieillard de *Cos.* Pour en avoir une nouvelle preuve, au sujet même des hémorrhoïdes, il nous suffira de rappeler l'aph. 2 de la sect. 6, dans le quel il dit : *Melancholicis et nephreticis hæmorrhoïdes supervenientes, bonum.*

Le célèbre *Stahl*, et son disciple distingué *Alberti*, qui ont le plus exagéré les avantages des hémorrhoïdes, ont été portés à dire qu'elles étaient aussi nécessaire à l'homme que le flux menstruel à la femme ; ils n'ont pas même hésité d'avancer que c'était à l'absence des hémorrhoïdes qu'on devait attribuer le grand nombre des maladies chroniques. *Stahl*, enthousiasmé de son opinion, félicitait tous ceux qui étaient atteints d'hémorrhoïdes ; et *Alberti*, dans une savante dissertation, a publié qu'un grand nombre des personnes qu'il connaissait n'étaient parvenues à un âge très-avancé que parce qu'elles avaient été hémorrhoïdaires.

Ne voulant pas trop étendre la doctrine de *Stahl*, et voulant rester

fidèle aux règles que je me suis imposées, j'examinerai maintenant les opinions des médecins non moins fameux que ceux dont je viens de parler. En expliquant les paroles d'*Aétius*, on voit qu'il regarde les hémorrhoïdes comme la source de beaucoup de maladies, et comme des causes qui rendent la vie désagréable et malheureuse : *Hæmorrhoïdes multorum malorum causæ sunt; difformitatem, miseram vitam inducunt.* Si j'examine le sentiment de *Rivière*, je remarque qu'il considère les hémorrhoïdes comme dangereuses, parce qu'elles laissent échapper le trésor de la vie, le principe de la chaleur, et parce qu'elles produisent la faiblesse de toute l'habitude du corps, le refroidissement de tous les viscères, l'atrophie du foie, la cachexie et l'hydropisie : « *Periculosos morbos inducunt; nempè totius corporis imbecillitatem, omnium viscerum refrigerationem, præsertim hepatis atrophiam, cachexiam, hydropem, caloris nativi deperditionem, effuso vitæ thesauro et totius corporis fomento.* »

Cullen, dans sa Médecine pratique, regardant les hémorrhoïdes comme une maladie sale, désagréable, qui peut devenir excessive, et quelquefois mortelle, conseille de se mettre en garde non-seulement contre son invasion, mais même, dès qu'elle a duré quelque temps, il veut qu'on la modère et qu'on en détruise, s'il est possible, la nécessité, quelle que soit la cause qui l'ait produite. D'après tout ce qui a été dit jusqu'à présent, il est évident que les avantages résultant des hémorrhoïdes sont trop nombreux d'un côté pour qu'on ne doive pas les regarder comme utiles; mais que, de l'autre, leurs inconvéniens me paraissent si admissibles, qu'on doit se croire autorisé à à suspendre son jugement, et à ne pas les regarder constamment comme un bienfait de la nature.

Le second point de la question, qui consiste à déterminer si l'on doit guérir les hémorrhoïdes dans tous les cas, me paraît tellement difficile, que, de peur de passer pour être trop léger dans mes décisions, et de paraître mal à propos trop exclusif, je me bornerai à observer que, lorsque les hémorrhoïdes ne sont point trop abondantes, que le malade, loin d'en être désagréablement affecté, paraît

au contraire s'en bien trouver, lorsqu'il exécute la plus grande partie de ses fonctions avec facilité; que quelque organe primitivement affecté ne l'est plus depuis que les hémorrhoïdes sont devenues fluentes; lorsqu'enfin ces hémorrhoïdes dépendent d'un état général de pléthore, ou bien d'un état de pléthore du système de la veine-porte en particulier, il faut que les médecins soient très-réservés, et qu'ils évitent scrupuleusement tout traitement capable de les supprimer. Si au contraire les hémorrhoïdes existent depuis peu de temps, qu'elles paraissent *accidentelles*, qu'elles se soient manifestées après quelque cause locale, je pense qu'on doit en tenter la guérison. Dans les deux cas, si le malade veut absolument être délivré de sa maladie, le médecin qui aura reçu sa confiance ne devra jamais perdre de vue, quelque moyen qu'il employe, l'aph. d'*Hippocrate*, depuis si long temps respecté : *Ab hæmorrhoidibus sanato diuturnis nisi una servata fuerit, periculum est ne hydrops superveniat aut tabes.*

SECTION VI.

D'après cet exposé, il est évident que le traitement doit varier selon l'espèce d'affection hémorrhoïdale que l'on a à traiter. Ainsi, comme il a été observé qu'il existe des hémorrhoïdes *constitutionnelles* et des hémorrhoïdes *accidentelles*, qu'elles peuvent varier par rapport à l'irritation dont elles sont le siége, et par rapport à la disposition qu'elles ont à se terminer par suppuration ou par gangrène, il est certain qu'on ne doit rien négliger pour mettre en usage tout ce que l'expérience a depuis long-temps préconisé dans ces diverses circonstances.

Lorsque les hémorrhoïdes constitutionnelles flueront trop abondamment, et que le sujet s'affaiblira, on recommandera un régime doux et succulent, la position horizontale sur un lit dur; on lui défendra de rester debout, afin de prévenir l'accumulation du sang dans les parties sous-diaphragmatiques; on conseillera l'usage des boissons rafraîchissantes et antispasmodiques, les lavemens émolliens,

les boissons acidulées, la saignée du bras, les fomentations avec l'eau froide seule, ou avec ce liquide mêlé avec du vinaigre ou de l'éther sur les régions lombaires, ainsi que sur l'hypogastre, les maniluves tièdes, et l'application des ventouses sur les bras. Si le sang continue à couler, on recourra aux astringens: ceux-ci pourront être employés à l'intérieur ou à l'extérieur, ou mieux encore en même temps. Lorsqu'on les croira convenables, on prescrira la décoction d'orge acidulée avec l'acide sulfurique, le suc de plantain et de millefeuille, le décoctum de ces mêmes plantes, les pilules d'*Helvétius*, les lotions et les injections dans le rectum, avec la décoction des noix de galle dans le vin, qu'on pourra aluminer. Si ces moyens sont insuffisans, la chirurgie en possède d'autres bien plus puissans, dont nous ferons mention plus bas.

Quand les hémorrhoïdes constitutionnelles sont tuméfiées, douloureuses et internes en même temps, on doit recourir aux calmans, aux humectans, aux laxatifs, aux lavemens anodins, aux injections de la même nature, à l'application des sangsues aux environs de l'anus, aux suppositoires recouverts de beurre, de cérat, d'onguent populéum ou d'onguent linaire. S'il arrivait que les hémorrhoïdes constitutionnelles internes fussent tellement tuméfiées, que le malade ne pût aller à la garde-robe sans éprouver des douleurs atroces, et que leur présence s'opposât à l'excrétion des *feces*, il serait convenable d'ouvrir les plus grosses, en prenant les précautions que l'art exige.

Si les hémorrhoïdes sont constitutionnelles et externes, on devra se borner à calmer les douleurs qu'elles occasionnent, à prévenir leur engorgement, et l'inflammation qui résulte pour ainsi dire nécessairement des frictions continuelles que les vêtemens déterminent. On ne devra point négliger ces précautions essentielles, parce que les hémorrhoïdes peuvent s'ulcérer, devenir squirrheuses, déterminer un abcès, une fistule, la callosité et le rétrécissement de l'anus.

Dans le traitement des hémorrhoïdes accidentelles, on doit avoir

l'intention de procurer la résolution du sang, ou la rupture des sacs hémorrhoïdaires. On remplit la première indication en faisant exposer le malade à la vapeur d'une décoction de plantes aromatiques; en bassinant les tumeurs avec du lait, dans lequel on fait infuser des feuilles et des sommités de bénoite et de mélilot, les fleurs de sureau; en employant les fumigations avec le mastic, l'encens et les fleurs de benjoin, l'eau bien froide ou la glace; en faisant faire sur les hémorrhoïdes de douces frictions avec le baume de soufre, et surtout en rendant les déjections alvines très-faciles.

On remplit la deuxième indication en conseillant tout ce qui peut relâcher et amollir les parois des hémorrhoïdes. Parmi ces moyens on doit compter les bains, les lavemens émolliens, les fumigations de même nature, les cataplasmes, la pulpe de sureau, la pulpe de potiron, la graisse de chien. Si cela ne suffit pas pour produire la rupture de ces hémorrhoïdes, on conseille de les frotter avec des feuilles de figuier, avec un linge un peu gros, ou enfin de les ouvrir avec la lancette ou avec le bistouri.

Les dernières ressources de l'art, ou, en d'autres termes, les moyens chirurgicaux, ne devant être mis en usage que lorsque tous les autres ont été inutilement essayés, j'observerai qu'ils trouvent bien rarement à être employés dans le traitement des hémorrhoïdes, et que le médecin ne doit y recourir que dans les cas extrêmes. Ces moyens que la chirurgie propose, lorsque les hémorrhoïdes produisent des accidens insurmontables par les secours hygiéniques et pharmaceutiques, sont au nombre de quatre, savoir : la *ligature*, l'*extirpation*, l'*excision* et la *cautérisation*.

La ligature consiste à embrasser la base du paquet hémorrhoïdal, ou des principales hémorrhoïdes, avec un fil ciré, et à tirer en sens opposé les deux bouts du fil. Le danger auquel elle expose n'est pas seulement le seul inconvénient qu'on lui reproche, comme nous l'observe très-bien *J. L. Petit* : on lui reproche également d'être très-douloureuse, et de produire une irritation permanente qui augmente et qui entretient l'engorgement des tumeurs qu'on n'a pas liées. Quel-

ques praticiens excisent ces tumeurs au-dessous de la ligature, et alors elle n'est destinée qu'à prévenir l'hémorrhagie : cette précaution peut avoir lieu, et être conseillée principalement lorsqu'on opère sur des hémorrhoïdes internes qui coulent trop abondamment.

Pour procéder à l'extirpation des hémorrhoïdes, on fait coucher le malade sur le bord de son lit, on fait tenir ses fesses écartées par un aide, et on engage le malade à pousser comme pour aller à la garde-robe, afin de les rendre plus apparentes. Si elles sont profondément situées dans le rectum, il faut, avant toute autre chose, porter dans cet intestin un tampon de charpie sur l'un des bouts duquel on met en croix deux gros cordons de fil, qui se nouent sur le bout opposé pour n'en plus faire qu'un : ce tampon, dont la grosseur est médiocre, et auquel on ne donne que peu de consistance, s'aplatit quand on veut le ramener au-dehors, et fait saillir la membrane muqueuse du rectum, ainsi que les hémorrhoïdes. Il s'en faut de beaucoup que son utilité se borne là; pour s'en convaincre, il suffit d'observer qu'il sert d'une manière efficace à arrêter l'hémorrhagie qui survient si souvent après l'extirpation des hémorrhoïdes. (En effet, lorsqu'un écoulement de sang est assez abondant pour inquiéter, on place plusieurs forts tampons de charpie mollette entre les fils qui embrassent le premier tampon placé dans le rectum; et lorsqu'on croit en avoir introduit suffisamment pour distendre cet intestin, on croise et l'on noue par-dessus les fils qui pendent au-dehors; et en poussant en même temps le dernier tampon de bas en haut, et de dehors en dedans, tandis qu'on tire le premier en sens opposé, on rapproche toute la charpie, et par ce moyen on forme un point de compression sur tout le rectum, qui s'oppose ordinairement d'une manière satisfaisante à l'hémorrhagie.) Ces précautions prises, on saisit les hémorrhoïdes avec une airigne, on incise la peau qui les couvre, et on les extirpe avec les ciseaux, ou mieux encore, avec un bistouri bien tranchant, en faisant attention de ne pas les couper précisément à leur base, où se trouve le principal vaisseau. Les hémorrhoïdes extirpées, on se rend maître du sang en appliquant

quelques bourdonnets de charpie qu'on soutient avec un bandage en *T*, ou, si cela est nécessaire, par le moyen du double tampon dont nous avons déjà parlé. Du reste, quel que soit le procédé qu'on ait mis en usage, il conviendra de laisser l'appareil compressif en place le plus long-temps possible.

On excise les hémorrhoïdes en saisissant la partie la plus saillante avec une airigne, et en la coupant avec le bistouri. Cette opération donne lieu à un dégorgement subit d'un sang noirâtre, et ensuite à un écoulement sanguin et purulent, qui en diminue singulièrement le volume, et qui quelquefois en hâte la destruction. Elle n'est pas seulement applicable aux hémorrhoïdes, car elle peut encore être très-avantageusement mise en usage dans l'excision des prolongemens de la membrane muqueuse du rectum, qui rendent quelquefois les déjections alvines difficiles et douloureuses : elle expose il est vrai aux mêmes dangers que l'extirpation, mais on a à lui opposer les mêmes ressources.

Quoiqu'on ne puisse expliquer comment la cautérisation a pu opérer la guérison des hémorrhoïdes, je ne puis m'empêcher de parler de ce procédé opératoire, mis en usage depuis long-temps, et rapporté dans la Médecine opératoire de M. *Sabatier*. Ce chirurgien célèbre ne dit point l'avoir employé ; mais il rapporte que M. *Moreau* avait obtenu par ce moyen la guérison complète de plusieurs tumeurs hémorrhoïdales chez différens individus, quoiqu'*Hippocrate*, dans son livre *de Hæmorrhoidibus*, nous dise : « *Rectum intestinum et secans, et resecans, et urens, et consumens, et putrefaciens, etiamsi gravissima hæc esse videantur, nihil læseris.* » Je crois cependant qu'on doit être très-réservé dans l'application d'un caustique dans le rectum, 1.° parce qu'il est impossible de savoir jusqu'où s'étendra l'ustion ; et 2.° parce que les organes essentiels qui se trouvent dans le voisinage risquent trop d'être endommagés. Si quelquefois on se détermine à employer le cautère actuel, ce ne sera, je pense, que dans un cas de flux hémorrhoïdal extraordinaire, qui ne pourra être arrêté par aucun autre moyen.

En composant cette dissertation, je n'ai eu d'autre but que de me mettre à même de connaître une maladie extrêmement commune, et dont sont atteints mes plus chers amis : si j'ai eu le bonheur de prouver que j'ai rempli ma tâche, je me crois totalement dédommagé des travaux auxquels je me suis livré depuis long-temps pour y parvenir.

HIPPOCRATIS APHORISMI

I.

Ultra hanc ætatem verò progressis, asthmata, pleuritides, peripneumoniæ, lethargi, phrenitides, febres ardentes, alvi profluvia diuturna, choleræ, dysenteriæ, lienteriæ, hæmorrhoides. *Sect.* 3, *aph.* 30.

II.

Sanguis sursùm quidem, qualiscumque sit, malum; deorsùm verò, bonum, niger subtùs secedens. *Sect.* 4, *aph.* 25.

III.

Qui sanguinem vomunt, siquidem sine febre, salutare; si verò cum febre, malum. Curandum autem refrigerantibus et astringentibus. *Sect.* 7, *aph.* 37,

IV.

Sanguine multo effuso, convulsio aut singultus superveniens, malum. *Sect.* 5, *aph.* 27.

V.

Quibus venæ sectio aut purgatio conducit, his verè convenit venam secare, aut purgationem facere. *Sect.* 6, *aph.* 47.